

La langue de mes fils

Benoît Melançon

Numéro 70, automne 2017

Faudra-t-il toujours lutter pour le français ?

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/86911ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Melançon, B. (2017). La langue de mes fils. *L'Inconvénient*, (70), 24–25.

LA LANGUE DE MES FILS

Benoît Melançon

Ma grand-mère maternelle, qui vivait dans un environnement montréalais où l'anglais était très présent, est morte en 1965. Si j'en crois le folklore familial, elle aurait été obligée de parler anglais, même avec ses collègues francophones, dans le grand magasin de la rue Sainte-Catherine où elle travaillait. Les choses se seraient donc passées comme cela avant : la langue de la majorité, au Québec, aurait été objet d'oppression. Mes fils n'ont connu ni cette arrière-grand-mère, empêchée d'utiliser publiquement sa langue maternelle, ni la situation qu'elle a vécue, bien que celle-ci ne soit pas totalement disparue, il est vrai.

Leur grand-mère maternelle ne leur parlait qu'anglais. Elle a vécu plus de soixante ans au Québec, mais elle n'avait du français qu'une connaissance passive. Venue d'Ontario, une fois mariée, elle avait mis fin à sa carrière, et elle n'avait jamais réintégré le marché du travail. Elle n'a pas eu à ajouter une autre langue – d'autres langues – à sa langue maternelle. Je n'attache aucun opprobre à ce cas, mais je fais un double constat : il a longtemps été possible au Québec de vivre sans pratiquer activement la langue de la majorité ; c'est de moins en moins vrai.

Ma compagne, la mère de mes fils, a été élevée, sur l'île de Montréal, dans deux langues : à la maison, en anglais, dans la langue maternelle ; à l'extérieur, en français, et rien qu'en français, dans la langue paternelle. Elle a consacré une bonne partie de sa vie professionnelle à des questions de langue, toujours en français. (Elle a aussi longtemps étudié l'espagnol.)

Nos deux fils sont nés en Thaïlande.

Chez moi, je suis le seul Québécois « de souche » : parents et grands-parents francophones, enfance et adolescence en milieu francophone à quatre-vingt-dix-neuf pour cent, études, depuis l'école... maternelle, et travail en français. (J'ai bien fait du latin et un peu d'allemand, mais c'était il y a très longtemps.)

Dans ce contexte, quelle est la langue maternelle de mes fils ?

En un sens, ils l'ont perdue : ils ont été abandonnés, dès après leur naissance, par leur mère (et par leur père). Cette

langue-là leur manquera toujours. Ils ont passé les premiers mois de leur vie à entendre la langue thaïe, dans un orphelinat. Leur langue maternelle ne leur a pas été transmise par leur mère.

Ils ont une deuxième langue maternelle, le français, celle que nous leur avons toujours parlée. Les neurologues l'ont toutefois démontré : le cerveau ne perd jamais la trace de la première langue entendue, même si cette langue a disparu de la conscience. Le thaï absent de mes fils est toujours en eux : sous leur langue maternelle actuelle, il y a celle qui aurait dû l'être. On la leur a fait abandonner sans qu'ils la perdent complètement.

Cet état de fait ne correspond pas aux définitions proposées par un organisme comme Statistique Canada : « La langue maternelle est la première langue apprise à la maison dans l'enfance et encore comprise par la personne au moment où les données sont recueillies. Si la personne ne comprend plus la première langue apprise, la langue maternelle est la deuxième langue apprise. » Pendant les mois qui ont précédé leur adoption, mes fils n'ont pas eu de « maison », du moins au sens que l'on attribue généralement à ce terme. La langue que des étrangers – mais ils ne connaissaient qu'eux – leur ont « apprise » alors, ils ne la comprennent plus. Leur « deuxième langue apprise » est, sur le plan de la conscience, une langue seconde, pourtant « maternelle ».

Convoquer les linguistes pour essayer d'y voir plus clair n'offrirait peut-être pas un rendement optimal. C'est du moins la position de Jean-Didier Urbain dans un article dévastateur paru en 1982 dans la revue *Langue française* sous le titre « La langue maternelle, part maudite de la linguistique ? » : « Qu'est-ce au juste que la langue maternelle ? Existe-t-elle seulement ? Ne s'agit-il pas plutôt d'une fiction théorique ? Et si elle existe vraiment, comment existe-t-elle ? D'où vient-elle ? Quel est son statut social ? Sa fonction ? Quel est son sens intrinsèque ? Et sur la base de quels principes ou dans quel(s) contexte(s) socio-historique(s) a-t-elle été différenciée puis perpétuée ? Cette langue a-t-elle seulement un sens et est-il intrinsèque ? Rien n'est évident en ce

qui concerne en propre la langue maternelle. » Pour Urbain, il faudrait dès lors « remettre en question le bien-fondé de [la] transmission conceptuelle [de la « langue maternelle »] au sein de la linguistique actuelle ». Je ne sais pas s'il a été entendu des linguistes ; dans la vie courante, non.

Laissons de côté les neurologues, les démolinguistes et les linguistes, leurs analyses et leurs débats.

Les mères « biologiques » de mes fils – ils ne connaissent pas ces liens que l'on dit « de sang » –, leurs « *naturals* » comme on dit en anglais, ne leur ont pas laissé de langue, du moins pas de langue qu'ils pourraient comprendre et utiliser sans l'apprendre (ou la réapprendre). Leur mère « adoptive » leur a donné le français. La mère de leur mère ne leur a toujours adressé la parole qu'en anglais, langue qu'ils n'ont pourtant commencé à maîtriser, l'un et l'autre, qu'à l'adolescence. S'ils avaient connu ma grand-mère maternelle, ils auraient nécessairement parlé français avec elle.

En 2017, ils vivent à Montréal, là où s'entrechoquent des dizaines de langues (et pas seulement deux, comme on a longtemps fait semblant de le croire). Qu'ils en aient conscience ou pas, ils sont exposés quasi quotidiennement au russe, au chinois, à l'arabe, au créole, à l'anglais, à l'allemand, à l'espagnol, en plus du français dans lequel ils sont scolarisés et qu'ils emploient à la maison et avec leurs amis.

Leur culture musicale, télévisuelle et cinématographique, comme celle de leurs jeux vidéo, est très largement anglaise, mais partagée en français. Le cadet a beaucoup pratiqué *Minecraft* en anglais, mais toutes les vidéos qu'il lui consacrait, et elles étaient nombreuses, étaient en français. L'aîné est fan de sitcoms, qu'il ne commente jamais dans leur langue originale. Choriste, il chante en français et en anglais, mais aussi en allemand et en latin.

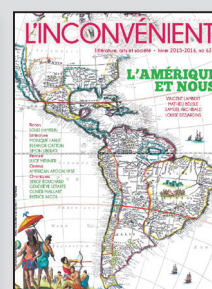
On ne s'étonnera pas que le passage suivant de *Taqawan*, le plus récent roman d'Éric Plamondon (2017), ait trouvé une résonance particulière en moi : « C'est un drôle de concept, la terre natale. Ce sont de drôles de concepts, le territoire, la culture, la langue, la famille. Comment ça fonctionne, dans la tête des humains ? » (p. 110)

Comment ça fonctionne, dans la tête de mes fils ? La société a quelque chose à dire au sujet de leur maîtrise de leur langue aujourd'hui maternelle, le français. Ils la parleraient mal, et de plus en plus mal. Pour le dire dans une formule trop souvent entendue : le niveau baisserait, et particulièrement chez eux, les jeunes. Or comment leur niveau pourrait-il baisser, eux qui sont nés dans une langue perdue et qui ont été élevés dans une langue seconde qui est devenue leur langue première ? Ils savent évidemment quelle est leur « terre natale ». Mais leurs langues, d'où viennent-elles ?

C'est du contact intériorisé de plusieurs langues que naissent les leurs : langues familiales, langue perdue, langues transmises, langues apprises, langues d'usage et langues de culture, langues entendues au jour le jour, langue commentée par tous, partout.

Il en est que cette « multiple allégeance » (Rainier Grutman) inquiète pour le statut du français dans le Québec du 21^e siècle. Pas moi. ■

IL VOUS MANQUE DES NUMÉROS ?



Commandez-les en ligne !

www.inconvenient.ca